

Paul Joseph Souquière 1923 - 1945 décédé en camp de déportation d'Ellrich.



Paul Joseph Souquière naît à Paris 18^e, rue d'Oran le 18.8.1923, fils à Joseph Souquière chauffeur et Marie Antoinette Lescure sans profession. Il est le 4^e enfant d'une famille de 5, sa sœur aînée et ses 2 frères naissent à Ayrens, Cantal, sa dernière sœur naît à Paris. Son père est alors chauffeur après avoir été cultivateur à Ayrens. Ses parents finiront leur vie à Paris. Ils perdent leur fille aînée à l'âge de 8 ans, placée en nourrice dans un hameau à Plouézec en Bretagne. Ils perdront aussi leur dernière fille à l'âge de 16 ans à Brevannes en région parisienne. Son frère Auguste est fait prisonnier au camp 204 en France en 1940. Sa mère décède à Paris en 1944 lorsqu'il est en camp de concentration. Ses 2 frères fondent une famille, l'un à Hauteville-Lompnes dans l'Ain, l'autre à Gonesse dans le Val-d'Oise.

Paul Souquière sera manœuvre aux docks de Saint Ouen jusqu'en 1942. Il réside chez ses parents au 2, rue Eugène Fournière, Paris 18^e.



Les docks de Saint Ouen



Les cheminées des docks à Saint Ouen

Fin 1941, Paul fait une demande de départ pour aller travailler en Allemagne. Etant mineur, son père l'autorise à ce départ dont voici le déroulement administratif.

- Il signe le contrat de travail d'une durée de un an pour la ville de Hambourg le 11 septembre 1942 à l'Office de Placement Allemand, avenue de Clichy, Paris 18^e.
- Une fiche établie le 30 septembre 1942 par la Préfecture de la Seine indique que Madame WIRTZ amie, 14 rue Raffé, a perçu pour son compte l'indemnité d'équipement allouée aux travailleurs pour l'Allemagne.
- Une demande de Passeport Français pour Travailleur en Allemagne est formulée le 18 septembre 1942 à Paris.
- Une autorisation de son père selon laquelle il permet à son fils de travailler en Allemagne.
- Un accusé de réception par lequel il reconnaît avoir reçu le 8 novembre 1942 à Hambourg le Passeport établi le 2.11.1942 par la Préfecture de Police de Paris.
- Une deuxième demande de Passeport est faite à Hambourg le 12 décembre 1942.

Paul Souquière a embarqué à la gare du Nord dans le cadre du STO à l'automne 1942. En décembre 1942, ses parents interviennent auprès de l'administration n'ayant eu aucune nouvelle de leur fils. En janvier 1943, il est à Hambourg, le 7 Juillet 1943, il est à Limbourg.

Paul Souquière est arrêté, probablement pour le fait qu'il aurait, avec un groupe d'une cinquantaine de français, refusé de travailler la journée du 11 novembre 1943, cela faisait quasi un an qu'il travaillait en Allemagne. Il a été déporté comme prisonnier politique vers le camp de Buchenwald le 16.11.1943, puis selon certains documents, serait allé au sous-camp de Laura, puis le 28.10.1944 il a été transféré au camp de Dora puis enfin au camp d'Ellrich redouté de tous, où il serait décédé le 7.1.1945.

Sa mère décède à Paris le 26 août 1944, information qu'il n'a certainement pas connue.

Son acte de décès est transmis à l'état civil français le 22 décembre 1948 et transcrit au registre des décès de Paris 18^e le 23 avril 1949.

L'Occupation durant la 2^e guerre mondiale



Carte de la France sous l'Occupation

Après l'armistice en juin 1940, les Allemands occupent militairement une grande partie du territoire français. Le Nord et le Pas-de-Calais sont rattachés au commandement allemand de Belgique, l'Alsace et la Lorraine sont annexées par l'Allemagne. Le nord de la France et une bande le long des côtes de l'Océan Atlantique jusqu'à l'Espagne sont occupés par l'armée allemande avec des pouvoirs de police étendus. Au sud de la ligne de démarcation, dans la zone non-occupée, le pouvoir est exercé sous la responsabilité du maréchal Pétain.

En novembre 1942, après le débarquement des Anglo-Américains en Afrique du Nord, l'armée allemande occupe la zone non-occupée. Les Français nommés les collaborateurs acceptent l'Occupation et aident les Allemands, les autres, les résistants, refusent l'Occupation et vont lutter contre les Allemands.

Le régime de Vichy pratique une politique de collaboration, de lutte contre la Résistance et mène de manière autonome la persécution des Juifs, puis contribue à leur déportation en Allemagne et en Pologne. Cette soumission s'accroît lorsque la zone Sud est occupée.

La collaboration.



Pétain et Hitler à Montoire

Le 24 octobre 1940, le maréchal Pétain rencontre pour la première fois Hitler et son ministre des Affaires étrangères dans la gare de Montoire-sur-le-Loir, Loir-et-Cher. La discussion se déroule dans un wagon du train personnel du Führer. Précédée et préparée par la rencontre du 22 octobre entre Pierre Laval, Hitler et von Ribbentrop, cette entrevue vise à préciser les principes de la collaboration du gouvernement français avec l'Allemagne nazie. Le principe de la collaboration est mis en place, avec un malentendu, soigneusement entretenu par les Allemands, sur le sens réel de cet engagement. L'aide se situe sur le plan économique, policier, racial et militaire.

Ces concessions faites à l'occupant devaient entraîner sa mansuétude, l'Allemagne aurait accordé des contreparties, comme le retour des prisonniers de guerre français, l'aménagement de la ligne de démarcation ou le retour du gouvernement français à Versailles. Hitler considère la collaboration comme un atout stratégique pour aider l'Allemagne dans le conflit en cours avec le Royaume-Uni et dans le projet d'invasion de l'URSS. Elle permet aux nazis de se garantir des intentions de la France, la neutralisant aux moindres frais, maintenant une domination économique.

Le régime de Vichy, pour démontrer sa bonne volonté, a recherché la collaboration et a souvent anticipé sur les demandes allemandes. Les concessions obtenues ont été très limitées, et le fardeau de l'Occupation n'a cessé de s'alourdir.

Départ des volontaires en Allemagne.

La collaboration économique est l'apport d'une main d'oeuvre massive. Près d'un million de français ont pris les chemins de l'Allemagne. Les Allemands font d'abord appel au volontariat dès le mois d'août 1940, offrant de bonnes conditions, exerçant diverses pressions, mais sans beaucoup de succès. Répondant à l'appel des affiches qui annoncent : "Ceux qui cherchent du travail en trouveront en Allemagne", des ouvriers spécialisés français s'inscrivent comme volontaires pour partir travailler en Allemagne.

A partir de mars 1942, le gouvernement nazi lance une vaste politique destinée à susciter un afflux de main-d'œuvre avec les besoins croissants de l'armée pour soutenir l'effort de guerre. La France de Vichy organise tout d'abord la relève : elle envoie des travailleurs en Allemagne pour relever des prisonniers, puis elle promulgue diverses lois de réquisition avant d'instaurer le S.T.O. La France devient alors l'un des principaux pays contributeurs à l'effort de guerre nazi.

Le recrutement.

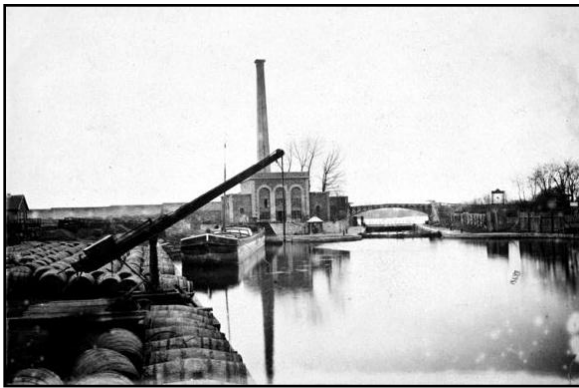


Une agence de placement pour les volontaires

Les occupants allemands font le recrutement sur la base du volontariat à partir de 300 agences réparties dans les deux zones avec des agents recruteurs actifs. Le haut taux de chômage offre d'abord des conditions favorables. La réorganisation de la production à la demande des Allemands et en leur faveur, fait tarir l'afflux de volontaires. Les efforts de propagande sont renforcés, une politique délibérée sur les salaires et le temps de travail est mise en place pour libérer de la main-d'œuvre. Des recrutements forcés et des rafles ont lieu dès le début de l'occupation. Les Français qui partent en Allemagne comme main d'œuvre avant fin mai 1942, ne renouvellent pas leur contrat en raison des conditions de travail et de vie.

La politique de recrutement à caractère obligatoire commence avec l'Allemand Fritz Sauckel nommé en mars 1942 au service de la main-d'œuvre et le Français Pierre Laval revenu au pouvoir.

Réquisition des docks de St Ouen.



Les docks de St Ouen

Le stockage, la manutention et l'expédition des marchandises achetées ou réquisitionnées vers l'Allemagne requièrent des installations adaptées avec des magasins couverts, du matériel de levage, des liaisons avec les chemins de fer et les voies d'eau. Les Allemands s'emparent dès 1941 des docks de Saint Ouen utilisés par la Compagnie des chemins de fer du Nord, par voie de réquisition autoritaire et en partie de location. Le bureau d'achat dispose ainsi de plusieurs hectares de bâtiments et de quais de chargement ou de déchargement dans le nord de Paris. Plus de 200 ouvriers et contre maîtres dirigés par le lieutenant Uthoff, bien payés, sont employés sur ce site pour réceptionner les marchandises, les contrôler et les expédier par wagons ou péniches vers l'Allemagne. A la fin de la deuxième année de l'occupation, ils réquisitionnent les docks de Saint Denis et le port de Satory.

La situation de Paul Souquière.



Des volontaires heureux de partir

Les Allemands donnent aux médias les photos des ouvriers heureux de prendre le train pour aller travailler en Allemagne.

Paul Souquière manœuvre aux docks de Saint Ouen, est au contact avec les Allemands. Il a 18 ans fin 1941, il exerce un travail difficile, il est certainement tenté par un travail mieux rémunéré. Dès fin 1941, il exprime son désir de partir en Allemagne. Mineur, il a besoin de l'autorisation de son père.

Il constitue son dossier en 1942 et prend le train à la gare du Nord à l'automne 1942 pour aller travailler à Hambourg.

Le Service Obligatoire du Travail (STO).

Dès le début de l'Occupation allemande, des Français se sont portés volontaires pour aller travailler en Allemagne dans les fermes ou les usines d'armement avec une bonne rémunération. Mais ces travailleurs volontaires ne compensent pas le manque de main d'oeuvre occasionné par la mobilisation, aussi le responsable de l'emploi dans le IIIe Reich hitlérien presse le gouvernement de Vichy de lui fournir bon nombre de travailleurs qualifiés supplémentaires.

Le 22 juin 1942, Pierre Laval met en place la *Relève* par l'envoi de jeunes travailleurs auquel correspond la libération de prisonniers français. C'est un échec car les prisonniers devenaient des travailleurs libres pour l'économie hitlérienne.



La relève



Départ des jeunes parisiens vers l'Allemagne



Le 16 février 1943, l'État français institue le *Service Obligatoire du Travail*, rebaptisé très vite STO, qui impose la réquisition pour une durée de deux ans, de tous les jeunes hommes nés entre 1920 et 1922, c'est à dire âgés de 20, 21 et 22 ans. C'est le seul exemple d'un gouvernement européen qui a livré ses travailleurs à l'Allemagne. On compte jusqu'en juin 1944 un total de 650.000 départs au titre du STO, mais aussi environ 200.000 réfractaires, dont beaucoup entrent dans la Résistance et prennent le maquis.

Les listes des personnes requises pour le STO sont arrêtées par les préfets. Les maires sont chargés d'instruire les dossiers et ont recours à la délation, des menaces étant exercées sur les familles, avec des amendes fixées début juin 1943 pour quiconque aiderait un réfractaire. Des perquisitions et des contrôles de police sont exercés à Paris dès février.

La propagande veut faire croire que le STO est l'occasion d'acquérir des compétences professionnelles ou d'exercer son métier. En réalité, les qualifications professionnelles ne sont quasi jamais prises en compte, les ouvriers sont souvent choisis en fonction de leurs capacités physiques.

Avec l'instauration du STO, c'est la rupture entre le régime de Vichy et la population. Une hostilité croissante apparaît chez les ouvriers, chez les paysans et dans les classes moyennes. C'est le début de l'effondrement interne de Vichy. Envoyer des jeunes ouvriers français pour travailler en Allemagne est totalement en contradiction avec la devise *travail, famille, patrie*. Aucune tentative de justification ne devient crédible.

Des manifestations éclatent dans toute la France. Une majorité de français prend conscience, avec l'instauration du STO, du pillage économique et humain provoqué par l'occupation, et fait basculer une partie de l'opinion en faveur de la résistance qui catalogue le STO comme une déportation. Pas mal de réfractaires entrent dans la résistance ce qui a amené les divers courants de la résistance à renforcer leurs moyens.

2 bis	Mo. 3
ORDRE D'AFFECTATION	CARTE DE TRAVAIL
en exécution des dispositions de l'article 1 de la loi du 16 février 1943 instituant le Service obligatoire et des dispositions de la loi du 4 septembre 1942 concernant l'orientation et l'utilisation de la main-d'oeuvre.	SERVICE DU TRAVAIL OBLIGATOIRE (LOI DU 16 FÉVRIER 1943)
M demeurant à Dépt : Somme rue n°	DELIVRÉE PAR LA PREFECTURE de
le est requis pour aller travailler en à Allemagne	N°
L'exécution du présent ordre entraînera l'application des sanctions prévues à l'article 6 de la loi du 16 février 1943.	Age du titulaire
A A MIENS, le 11 Mars 1943 Le Préfet.	Prénoms
506 n.	Profession

Carte STO

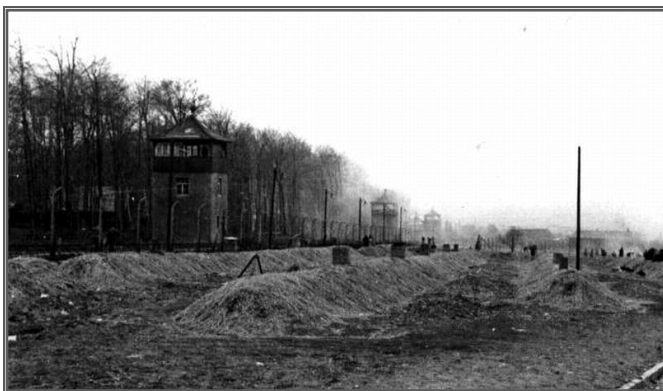
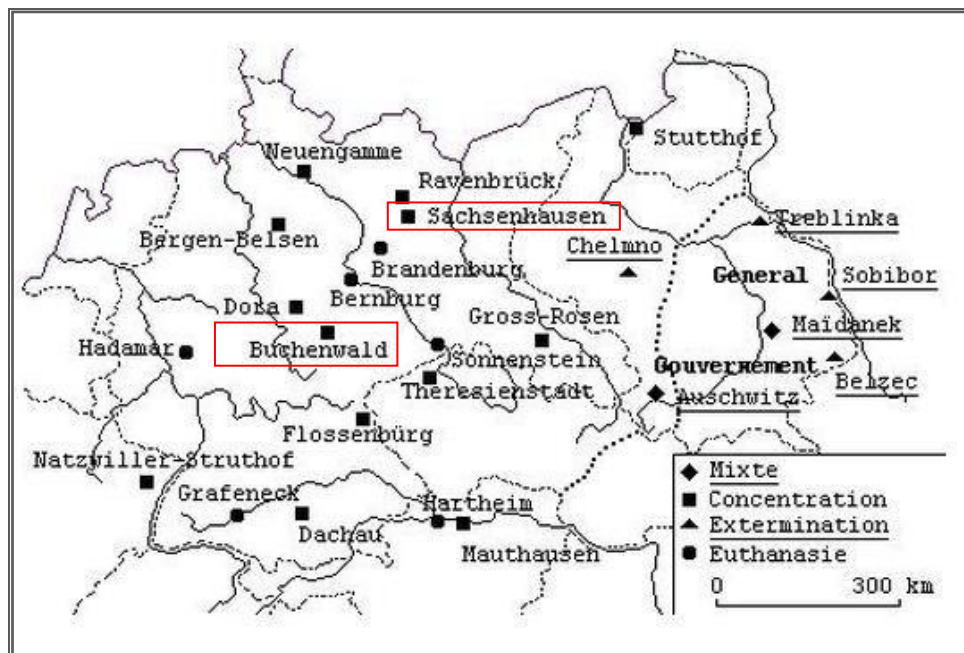
Buchenwald

La déportation.

Les camps de concentration nazis sont de grands centres de détention créés par le Troisième Reich à partir de 1933 et jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, pour interner, exploiter la force de travail et tuer des opposants politiques, des résidents d'un pays conquis, des groupes ethniques ou religieux. Les détenus sont forcés de construire ces camps, travaillant dans des conditions inhumaines et y laissant souvent leur vie. Les camps de concentration, comme Dachau ou Buchenwald permettent éloigner et terroriser les opposants politiques au régime, et interner les Juifs, les Tziganes, les Témoins de Jéhovah, les homosexuels et les « éléments asociaux » comme les criminels, vagabonds.

Après le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, ces camps se multiplient pour y enfermer les résistants et opposants de toute l'Europe occupée, constituant un réservoir de main-d'œuvre servile. Le travail, la nourriture insuffisante, les soins quasi inexistantes, les mauvais traitements, la mortalité élevée déshumanisent les détenus et les conduisent à une mort rapide.

Dans le cadre de la destruction des Juifs d'Europe, sont également créés, à partir de 1941, six camps d'extermination, dont la nature et les objectifs sont distincts de ceux du système concentrationnaire



Vue du camp de concentration de Buchenwald après la libération du camp, après le 11 avril 1945.

Créé en 1937 dans une zone boisée sur le flanc nord de l'Ettersberg à environ 8 km au nord-ouest de Weimar, Buchenwald avec ses nombreux camps satellites, a été l'un des plus grands camps de concentration établis par les Nazis en Allemagne. Il a d'abord été ouvert en 1937 aux détenus masculins, les femmes y ont été internées à partir de 1944.

Des fils barbelés électrifiés, des miradors et une série de sentinelles équipées de mitrailleuses automatiques entouraient le camp principal. La prison, appelée le Bunker, était située à l'entrée du camp principal. Les SS abattaient souvent les prisonniers dans les écuries et en pendaient dans la zone de crémation.

Les détenus à Buchenwald furent en général des prisonniers politiques. En novembre 1938, à la suite de la **Nuit de cristal**, les SS et la police allemande ont envoyé près de 10 000 hommes juifs à Buchenwald où les autorités du camp leur ont infligé un traitement d'une extrême cruauté, dont 255 sont morts de ces mauvais traitements. Les SS y internèrent également des récidivistes, des Témoins de Jéhovah, des Roms et des Tziganes, des déserteurs allemands, puis des prisonniers de guerre de différents pays, des résistants et d'anciens responsables de gouvernement de pays occupés par l'Allemagne.



L'appel interminable au camp



Les détenus juifs avec la tenue de prisonnier

Travail forcé.



Le camp de Buchenwald a été un centre important de travail forcé. La population carcérale a augmenté rapidement, atteignant 112 000 prisonniers en février 1945. Les prisonniers travaillent dans l'usine d'armement DAW exploitée par les SS, ainsi que dans les ateliers et dans la carrière de pierre du camp.

En février 1942, l'entreprise Gustloff établit un camp annexe à Buchenwald pour soutenir sa production d'armements et ouvre en mars 1943, à côté du camp, une grande usine de munitions. Afin de faciliter le transport du matériel de guerre, le camp est relié aux gares de marchandises de Weimar par un embranchement ferroviaire réalisé par les détenus.

Les expériences médicales.



A partir de 1941, des médecins et des scientifiques pratiquent des expériences médicales sur des prisonniers de Buchenwald. Elles se déroulent dans des baraquements spéciaux situés dans la partie nord du camp principal, visant à tester l'efficacité de vaccins et de traitements contre des maladies contagieuses comme le typhus, la typhoïde, le choléra et la diphtérie et provoquent des centaines de morts. En 1944, le médecin danois Carl Vaernet a commencé une série d'expériences visant à guérir l'homosexualité de prisonniers en leur implantant des hormones.

Le crématoire.



A l'hiver 1940-1941, pour des raisons de commodité, le commandant décide de se procurer un crématoire ambulant puis d'une installation permanente achevée courant 1941. Il est agrandi en 1942 avec des fours plus puissants.

Le crématoire est aussi un lieu d'exécutions. Les détenus sont étranglés, abattus ou pendus, 48 crochets étant plantés dans les murs d'une section du crématorium, tout près des fours. Parmi ces exécutés, figurent des prisonniers de divers pays : entre le 28 mars 1944 et le 30 janvier 1945, 1.100 personnes ont été pendues dans le crématorium de Buchenwald, des dizaines d'exécution suivent l'attentat du 20 juillet 1944 contre le Führer. Jusqu'à la libération, les SS pendront des détenus dans la cave du crématoire de Buchenwald et dans les cellules du Bunker.

Les camps satellites.

Au moins 88 camps satellites dans toute l'Allemagne furent administrés par Buchenwald. Les autorités SS et les dirigeants d'entreprises publiques et privées ont déployé des prisonniers dans les divers camps, notamment dans les usines d'armement, et sur les chantiers de construction. Les prisonniers sont régulièrement triés, ceux qui sont trop faibles pour travailler sont dirigés vers les centres de mise à mort de Bernburg ou de Sonnenstein où ils seront gazés, d'autres incapables de travailler seront tués par injection de phénol.

Au nord du camp de Buchenwald, la SS aménage fin 1942 une zone de quarantaine, le *Petit camp* séparé du reste du camp par des barbelés, qui voisine avec le block des malades du typhus. On y dort dans des châlits en bois, sortes de casiers, sur une paille avec une couverture pour deux, il y est impossible de s'asseoir. À partir de 1943, tous les déportés y demeurent durant une période de quarantaine qui dure de 4 à 6 semaines avant d'être envoyés dans les camps extérieurs.

De mai à septembre 1944, ils dressent 5 tentes militaires à l'intérieur du Petit camp, tentes qui deviennent les seuls abris possibles pour 200 à 300 enfants, vieillards et malades qui y dorment, les autres détenus devant vivre autour par n'importe quel temps.

En décembre 1944, les SS font construire 17 baraques dans le Petit camp et font enlever les tentes : 1 800 à 1 900 prisonniers vivent alors dans 500 mètres carrés. En janvier 1945, 6 000 prisonniers vivent dans le Petit camp : la faim, la saleté, des combats désespérés pour survivre, des maladies contagieuses règnent sur cet endroit, une mortalité massive en est la conséquence.

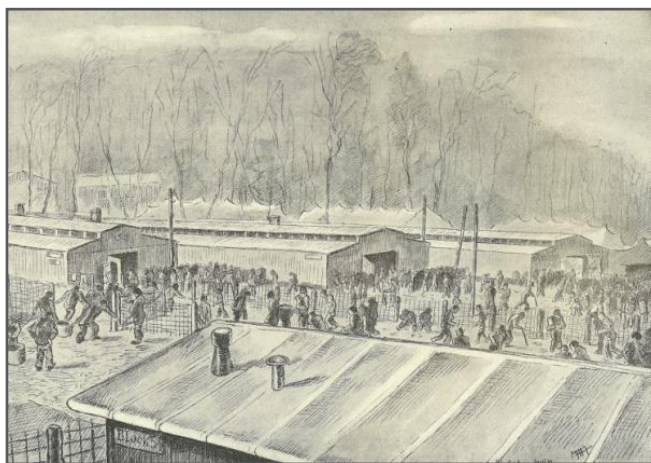
Pendant cette période de quarantaine, les détenus peuvent se promener dehors le long du Block sur un espace de quelques mètres de large et peuvent ainsi entrer en contact à travers les barbelés avec les prisonniers du Grand Camp qui viennent pour avoir des nouvelles de France. Les journées sont mornes et se passent généralement à ne rien faire, tous logés dans le Block. Chaque matin les détenus sortent pour se laver, le torse nu, à des vasques grandes comme des abreuvoirs. Ils procèdent à ces sommaires ablutions sous l'œil du chef de Block, un détenu allemand. Les appels rythment ces journées, deux à trois fois par jour dans la cour.

Puis après la quarantaine, ces détenus de toutes nationalités se retrouvent dans un autre block dit de départ, en attente de partir vers un des nombreux Kommandos de travail de Buchenwald. L'Allemagne dispose ainsi d'un recrutement de main d'œuvre concentrationnaire au service de l'industrie allemande avec une dispersion de ce personnel dans tout le pays, ce qui permet d'enterrer les établissements essentiels, les usines d'armement, afin qu'ils échappent aux bombardements. Ce système esclavagiste basé sur la capture de main d'œuvre dans toute l'Europe occupée fonctionnera à plein rendement jusqu'aux derniers jours précédant l'effondrement du Reich nazi.

Les départs ont lieu régulièrement, tous les après-midi et les partants sont remplacés par de nouveaux détenus. Ils sont conduits au magasin d'habillement qui se trouve dans le grand camp. Chacun reçoit une chemise, une veste et un pantalon rayés ainsi qu'un manteau civil. L'équipement est complété par une paire de chaussures à semelles de bois. Ils sont répartis dans des camions découverts et conduits à leur nouveau camp.



Le Petit Camp photo



Le Petit Camp dessin de Delarbre

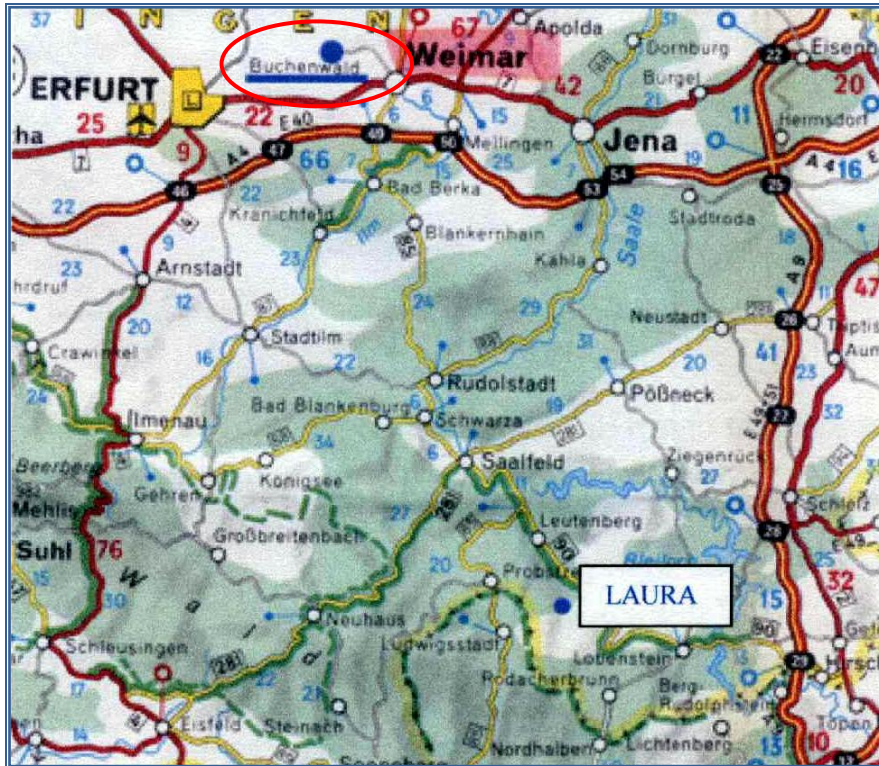


Dessins de Delarbre

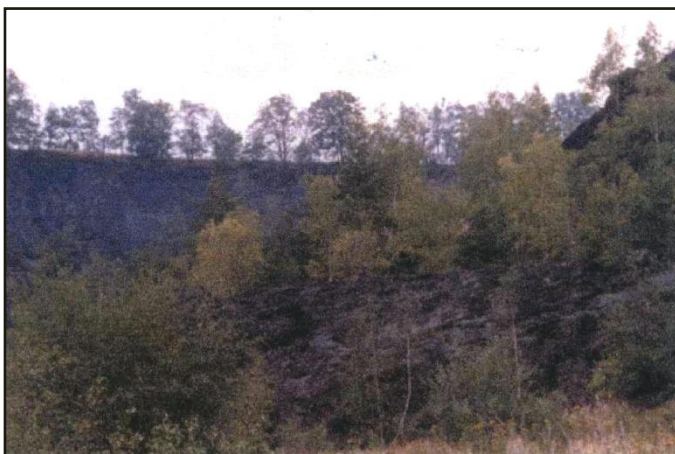
Camp de Laura

Le camp de Laura, d'une superficie d'environ trois mille mètres carrés est entouré d'une ceinture de barbelés électriques comme à Buchenwald, sous la surveillance des miradors. Un simple chemin sans issue sépare le camp de l'habitat des S.S. Il dessert les bâtiments industriels en contrebas du camp et part de la route et du chemin de fer. Le tout se prolonge vers les carrières d'ardoise où sera créée l'usine souterraine.

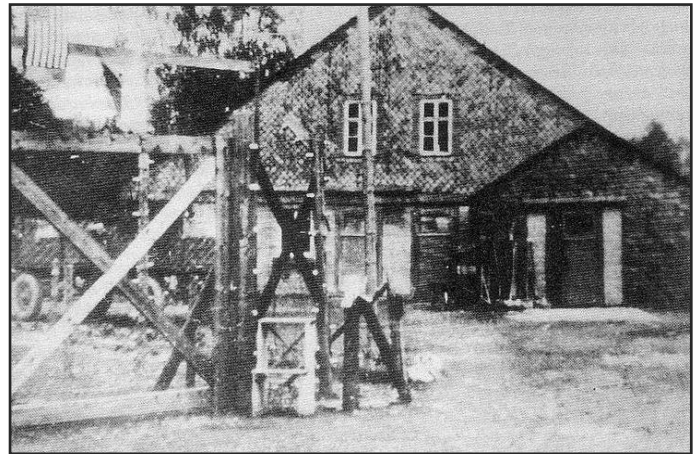
Après la destruction en août 1943 de la base de Peenemünde, les nazis entreprennent d'enterrer les usines de fabrication de fusées, et en septembre ouvre un Kommando situé à 30 km au sud-est de la ville de Saalfeld, sur la commune de Schmiedebach. Rlié au programme des armes secrètes, il reçoit le nom de code *Laura* et occupe une carrière d'ardoise du sud de la Thuringe dans une vallée isolée à 900 mètres d'altitude, et ouvre le 21 septembre 1943.



Localisation du camp de Laura



La carrière d'ardoise à Laura



Laura après la libération

Les détenus dont un grand nombre de français, doivent créer en souterrain et creuser des galeries jusqu'à avril 1944 pour y installer une usine de fusées. Les Allemands fabriquent de l'oxygène liquide qui, mélangé, à la sortie des tubulures au moment de l'allumage avec des vapeurs d'alcool, sert de carburant aux premiers turboréacteurs des fusées V2. Des salles y sont aménagées pour y loger du matériel et, en particulier des compresseurs pour l'air liquide.

Les détenus y sont employés dans six commandos: les trois *Schacht* dans la mine pour creuser des salles souterraines, le *Danny* occupé aux terrassements extérieurs et le *Walbrecht* pour construire et bétonner, en dix neuf mois avec un effectif moyen de 714 détenus dont 602 y sont morts.

La vie du kommando peut être découpée en trois périodes :

La première période, de septembre 1943 au début d'avril 1944, consiste à creuser les galeries souterraines de l'usine. Ce fut l'enfer avec des journées de travail exténuantes et dangereuses, des conditions de logement exécrables, dans des hangars exposés aux vents et au froid, une nourriture sommaire, des appels prolongés, aucun soin.

La deuxième période débute en avril 1944 avec la mise en service de l'usine. Les détenus travaillent à l'exploitation, et la situation s'améliore avec moins de sévices systématiques. La production est inférieure aux prévisions car les détenus provoquent des malfaçons dans un environnement sous grande surveillance des kapos et des SS.

La troisième période, de septembre 1944 environ à avril 1945, voit le déclin, puis, vers janvier 1945 c'est le dérèglement de la machine de guerre.



*Dessin de Boris Taslitzky
Repos de deux camarades éreintés après le travail
attendant la corvée de l'appel.*



*Dessin de Paul Goyard
L'appel*

Libération de Laura.

On sut après la guerre, que, vraisemblablement, le nouveau commandant du camp a refusé de mettre à exécution le gazage des détenus, qui avait été préparé par les SS par le murage des accès de la mine.

Les conditions de vie y ont été rigoureuses, en particulier à cause de l'afflux de détenus d'autres camps, en particulier Auschwitz, qui ont causé une grande famine.

L'évacuation a duré du 13 au 19 avril 1945, par wagons de marchandises découverts, dans la faim et la soif, avec deux sévères bombardements. Les SS et les kapos tabassaient les détenus et les tuaient, en particulier l'adjudant Schmidt, surnommé le « tueur ».

Il en est résulté une mortalité effroyable de 540 morts.

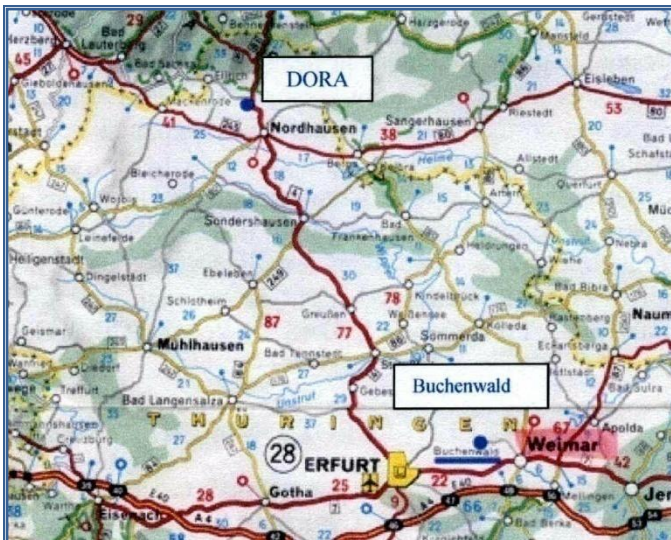


Le camp de Laura aujourd'hui

Camp de Dora

Le kommando Dora créé en 1943 est situé en Allemagne centrale, au sud du massif du Harz et au nord de la ville de Nordhausen, et dépend du camp de Buchenwald. Il doit commencer la construction d'un vaste complexe industriel avec des usines souterraines ainsi que des infrastructures de développement pour le programme de fusées V-2. Ces armes fabriquées et stockées dans des installations souterraines étaient à l'abri des bombes. Il devient un camp important si bien qu'en octobre 1944, il devient Dora-Mittelbau et ne dépend plus de Buchenwald.

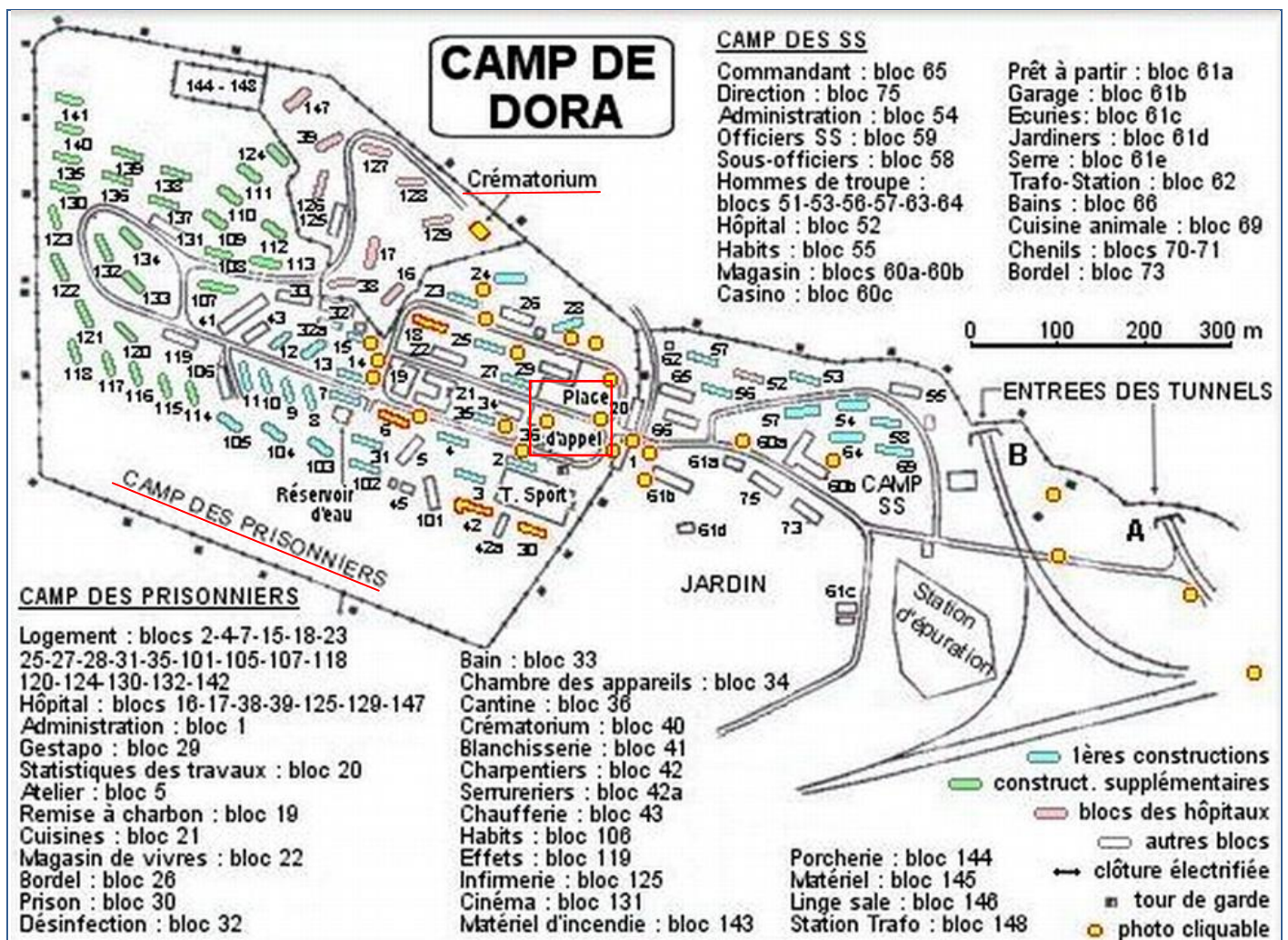
Dora est entouré d'une clôture électrifiée en fils barbelés, son entrée principale est située à l'est du camp, à l'ouest se trouve la place d'appel où les prisonniers étaient rassemblés avant d'être envoyés à pied au travail. A l'est, après l'entrée, se trouve le camp SS, le four crématoire est au nord du camp, la prison dans la partie sud du camp.



Localisation du camp de Dora



Le Crématoire



Plan du camp de Dora

Jusqu'au printemps 1944, les prisonniers sont détenus essentiellement sous terre, privés d'air frais et de la lumière du jour, enfermés dans des tunnels à la structure instable. Le taux de mortalité y est plus élevé que dans la plupart des autres camps de concentration. Ceux qui sont trop faibles ou trop malades pour travailler sont envoyés à Auschwitz-Birkenau ou à Mauthausen où ils sont assassinés.

En 1944, un complexe destiné à abriter les travailleurs forcés est construit au-dessus du niveau du sol au sud de l'usine principale. A partir de l'automne 1944, quand la production des missiles est lancée, au moins 12 000 prisonniers sont en permanence détenus à Dora. Soixante mille personnes y ont été déportées, trente mille n'en sont pas revenues.



Déportés en sous sol travaillant au montage des fusées

Les sous-camps de Dora-Mittelbau.



Le camp de Dora-Mittelbau devient le centre d'un vaste réseau de camps de travail forcé construits en 1944-1945 dans toute la région montagneuse du Harz, dont les camps des villes voisines de Niedersachswerfen, Nordhausen et Neussollstedt. Les prisonniers du réseau de camps de Dora-Mittelbau extrayaient des pierres, travaillaient sur des projets de construction ainsi que sur des projets en rapport avec le développement et la production d'armement, et dans des usines de munitions et d'ammoniac qui se trouvaient à proximité.

A Dora-Mittelbau, les prisonniers ont créé une organisation de résistance cherchant à retarder la production des armes de représailles et saboter les fusées qui étaient fabriquées. Les prisonniers suspectés de sabotage ont été exécutés et plus de 200 furent pendus en public.

Dessins de Léon Delarbre.



L'appel, détail



Pendaison



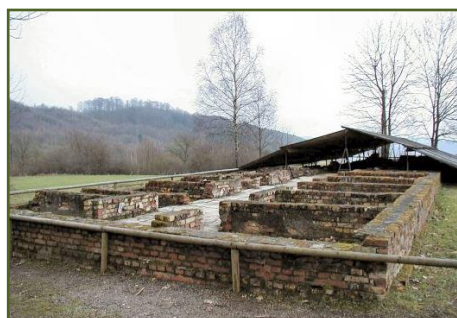
Détenu mort de faim

La libération de Dora-Mittelbau.

Au début d'avril 1945, les nazis commencent à évacuer les détenus de Dora-Mittelbau. En quelques jours, la plupart des prisonniers restants sont envoyés à Bergen-Belsen, Allemagne du nord. Des milliers d'entre eux ont été tués pendant les marches de la mort qui ont eu lieu dans des conditions épouvantables. Lorsque l'armée américaine a libéré Dora-Mittelbau en avril 1945, il ne restait qu'un petit nombre de prisonniers dans le camp.



L'entrée du tunnel vers l'usine



Vestiges de la prison

Camp d'Ellrich

Ellrich est une petite ville aux confins de la Thuringe et de la Basse Saxe, non loin de Weimar. L'activité industrielle s'y organise autour des plâtreries, et les lieux ont été destinés à accueillir les usines d'armement où sont fabriqués les V2. Créé en 1944, Ellrich a été un de ces camps oubliés, où les conditions de vie ont été très précaires, conjuguées à un travail harassant, avec des taux de mortalité sans égal par rapport à d'autres camps de concentration. Cette fin d'existence du camp d'Ellrich précède les terribles marches de la mort, les massacres par les bourreaux soucieux d'éliminer les derniers témoins ou de ne laisser derrière eux que des mourants.

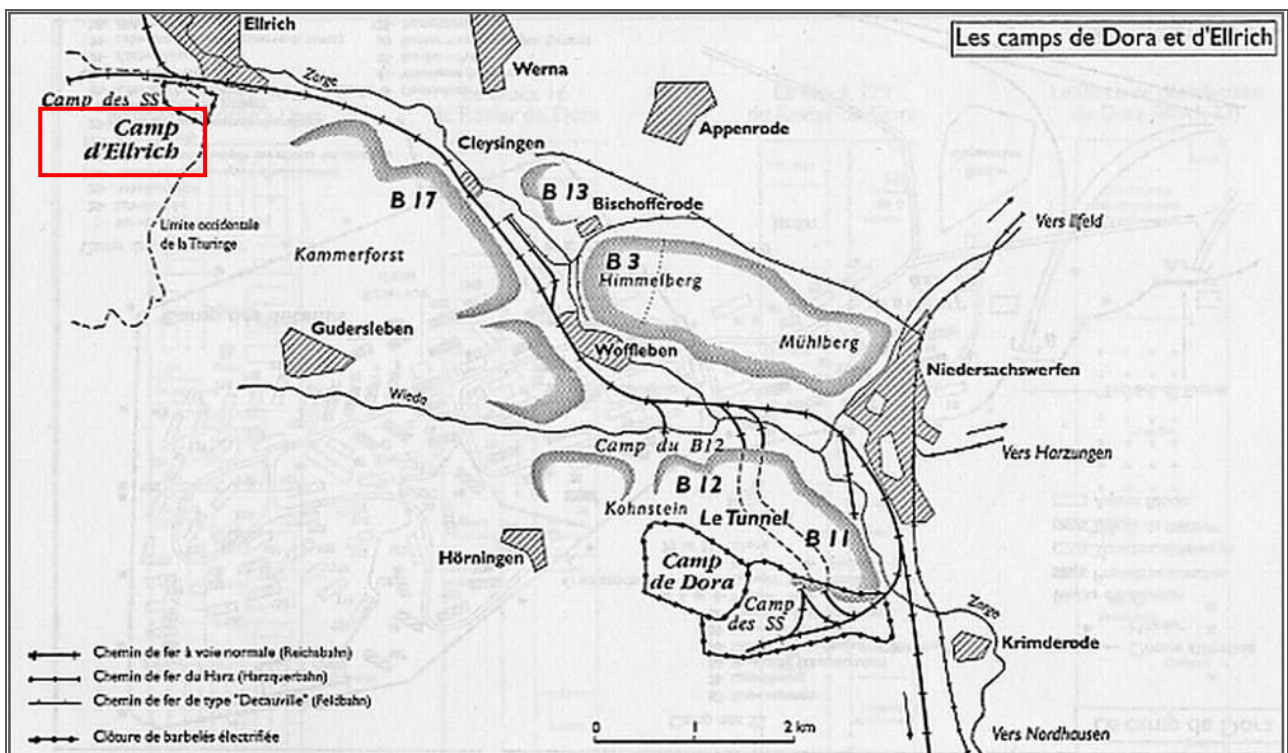
Ellrich a connu un destin particulier après la guerre, la frontière germano-allemande passait au milieu de l'ancienne place d'appel, et le rideau de fer a coupé en deux ce qui fut un des pires camps de concentration nazis.

Avec la réunification, l'histoire de ce camp a repris peu à peu sa place dans la mémoire collective d'Ellrich et le site a été progressivement aménagé en Mémorial, autour des quelques traces encore visibles.

Le Kommando d'Ellrich.

Ce Kommando, dépendant du camp de Dora, est constitué de bâtiments abandonnés d'une usine à plâtre désaffectée, avec un vaste terrain en friche, au sud de la ligne de chemin de fer de Herzberg à Nordhausen, à hauteur de la gare de la petite ville d'Ellrich. Entre mai et septembre 1944, on évacue vers Ellrich des milliers de détenus pour travailler sur des chantiers dépendants du « Sonderstab Kammler », qu'il s'agisse du creusement de galeries souterraines ou de tous les travaux de génie civil en surface.

Le site comporte une partie à peu près plate sur laquelle se trouvent les bâtiments occupés par les détenus à Ellrich et par les SS au hameau de Juliusshütte. Dans la partie occidentale du camp au pied de la colline se trouve une sorte de marais. Le dernier bâtiment édifié dans le camp d'Ellrich est le crématoire installé sur la colline. Il ne fonctionnera qu'en mars 1945.



Conditions de vie à Ellrich.



Dessin de Talinski : nos outils

Au début d'Ellrich, les détenus sont logés dans de vieux bâtiments d'une fabrique de plâtre abandonnée, le premier est partagé en 3 blocks ayant chacun leur entrée, le Revier est dans le block 1, il n'y a pas de salle d'eau, et une fosse sert de latrines. Le block 4 est dans un autre bâtiment de 70 m de long et 18 m de large. Puis d'autres baraques sont construites avec une cuisine, un Revier et des blocks équipés de sanitaires. En mars 1945 un crématoire est installé sur la colline.

Les détenus vêtus de haillons vont creuser des galeries et des souterrains sur les chantiers voisins : B3, B11, B12, B13 et B17. Ils travaillent comme manœuvres à la pelle et la pioche avec des brouettes ou des wagonnets.

Une journée au camp est rythmée par les étapes qui suivent :

- lever à 3h30.
- un quart de « café » froid et sans sucre est distribué.
- l'appel
- longue attente du train sur le quai aménagé pour les détenus, ceux du B12 arrivent au chantier à 7h, après plusieurs arrêts.
- A midi, la soupe est distribuée au B12 sans gamelles ni cuillères.
- 19h, après 12 heures de travail, nouvelle longue attente du train par tous les temps.
- arrivée au camp suivie de l'appel parfois interminable.
- distribution d'un quart de pain fait de farine de betteraves et de sciure de bois, et d'un morceau de margarine.

Dans ce camp se côtoient des tziganes, des Polonais, des Russes, des Tchèques, des Français et des Belges. Fin mai, on compte 1696 détenus, 2880 en juin, 4104 en juillet, 6187 en août et 8198 fin septembre. Après ces augmentations fulgurantes, le nombre diminue pendant l'hiver : 7957 en octobre et 6571 en janvier. Le dernier comptage du 31 mars donne un effectif de 7259 détenus.

A Ellrich, l'insuffisance de vêtements et de chaussures participe aux conditions terribles de vie des détenus. Pour palier à ce manque, les SS décident fin novembre que tous les " inutilisables ", autrement dit les malades, qui restent au block, sont laissés nus pour vêtir les valides qui partent travailler, vont à l'appel pieds nus avec leur couverture sur les épaules. Les malades ne sont pas soignés au revier, ils viennent y mourir. Un chiffre résume les terribles conditions de survie d'Ellrich : des 1500 déportés du 15 Août 44 de la gare de Pantin, 38 ont revu la France.

Paul Souquières y décède le 7 janvier 1945.

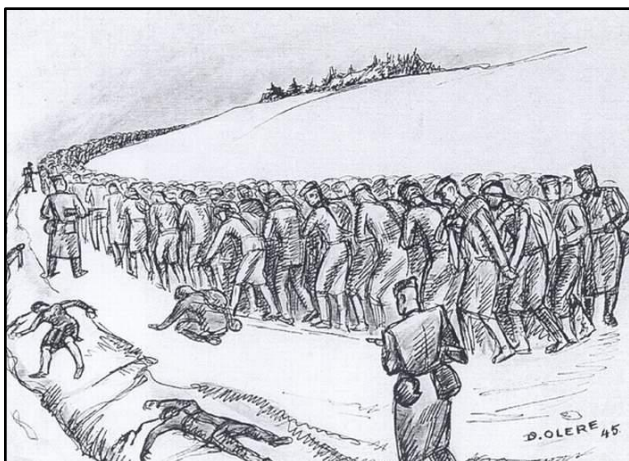
Page 351. Rapport du 8 janvier 1945.
Sont décédés le 7 janvier à Erich :

N° 52.043	PERRIN Roland, né le 14-5-1924 (13);
N° 78.081	CHATELAIN Gaston, né le 18-8-1893 (17);
N° 28.415	SOUQUIERE Paul, né le 18-8-1923 (10);
N° 49.672	GRANDCLEMENT Marcel, né le 17-5-1901 (13);
N° 77.427	FRAMIER René, né le 22-1-1914 (7);
N° 2.780	FREGIER Cyrille, né le 28-11-1902 (14); -



Le camion quotidien de cadavres venant du commando d'Ellrich est déchargé près du crématoire de Dora – dessin de Delarbre

Les alliés approchant, les évacuations commencent, à pied et en train vers le Nord à travers que l'on appellera "les marches de la mort", le détenu qui tombe est immédiatement achevé d'une balle. La solidarité entre déportés sera à son plus fort, les plus valides soutenant les plus faibles. Mais le taux de mortalité est effrayant.



Marche de la mort – dessin de Glere



Marche de la mort – dessin de Maurice La Pintièrre

Le camp est totalement évacué le 4 Avril 45. Il reste seulement quelques vestiges.



Les vestiges du camp d'Ellrich



En mémoire du camp d'Ellrich.

